

BULLETIN

SEPTEMBRE 2017

La quinzième assemblée annuelle à Ottawa

La Société avait convenu de tenir sa quinzième assemblée annuelle à Ottawa pour pouvoir aussi visiter les deux églises plus anciennes qui s'y trouvaient, Saint-Marc qui remonte à 1874 et l'église baptiste qui avait commencé en 1901. Plusieurs de nos membres n'ont pu se joindre à nous à cause de la distance, de leur état de santé ou d'obligations diverses. Notre président se trouvait alors en Côte-d'Ivoire, se désolant de sa première absence en quatorze ans.

Richard Lougheed, dans son rapport écrit, rappelait comment nous avons choisi de souligner le 500^e anniversaire de la Réforme, le 375^e de Montréal et le 50^e de Direction Chrétienne en planifiant une rencontre pour le 21 octobre afin de ne pas entrer en concurrence avec les activités qui se dérouleront ce même mois à Québec. Julie Bérubé et Alain Gendron ont pris en charge avec enthousiasme la préparation et l'animation de l'événement. Ils ont voulu accompagner la manifestation d'un *Bulletin* spécial double qui deviendra un document-souvenir.

Par ailleurs, notre président prépare un livre sur quatre dénominations mennonites au Québec et l'édition des écrits du leader Eric Wingender. Pour la première fois depuis douze ans, il peut donner un cours de maîtrise sur l'histoire des franco-protestants au Québec, constatant à cette occasion que la bibliographie sur le sujet s'est considérablement enrichie durant ce laps de temps. Le simple fait que notre société existe lui permet de servir de référence à maintes occasions. Notre président rappelle en terminant l'intérêt pour les individus comme pour les églises de connaître leur histoire afin d'apprécier la foi et le courage de leurs devanciers.

Le secrétaire signale que le Bureau se rencontre maintenant régulièrement pour accélérer la mise en œuvre de nos activités. Bien sûr, Jean-Louis continue de préparer le *Bulletin* tenant compte des recherches que cela suppose et, avec l'aide d'Alain et de Richard, il a contribué au numéro spécial sur le 500^e de la Réforme. L'an dernier, nous avons souligné les 175 ans de la paroisse unie Saint-Jean à Montréal. Depuis, notre secrétaire en a complété l'histoire, mais le document doit encore être illustré et mis au point pour sa publication prochaine. Par ailleurs, il reste tout de même beaucoup à faire pour organiser nos archives de façon fonctionnelle.



Quelques personnes présentes à l'église unie Saint-Marc d'Ottawa



Quelques personnes présentes à l'église baptiste évangélique d'Ottawa

Comme à son habitude, notre trésorier nous présente l'état des recettes et des déboursés pour l'année 2016-2017. Les dons et les inscriptions constituent l'essentiel de nos recettes, exceptionnellement une somme versée au Registraire des entreprises rattrape nos retards, l'achat d'enveloppes spéciales pour le classement des brochures étant aussi exceptionnel, notre principale dépense demeurant notre loyer à l'ETEQ. La réimpression du recueil des 40 premiers numéros du *Bulletin* en 25 exemplaires et les cent exemplaires papier du numéro spécial ne devraient pas obérer notre budget, ces publications étant destinées à la vente. Le budget pour l'an prochain en a tenu compte.

Alain Gendron nous fait part des démarches entreprises en vue de la Conférence du 21 octobre prochain et de la mise sur pied d'un site spécial à cette fin ainsi que des éléments publicitaires appropriés. Les choses semblent en très bonne voie, bien que les résultats soient parfois un peu décevants. Nous espérons qu'au total cela nous fera mieux connaître et nous amènera de nouveaux membres.

Par ailleurs, la numérisation de *L'Aurore* est complète maintenant jusqu'à 1919 et Richard Strout continuera son travail pour les années suivantes. Les membres du Bureau de direction sont réélus pour l'année qui vient avec les remerciements de l'assemblée.

Nous avons signalé aux membres l'organisation des deux journées de commémoration à Québec les 13 et 14 octobre, par l'église réformée Saint-Marc et l'Assemblée chrétienne Bonne Nouvelle, le pasteur Bernard Westerveld et Marie-Claude Rocher étant proches de notre Société. Nos membres qui le peuvent gagneraient à y participer de même qu'à la journée spéciale au Palais Montcalm le 28 octobre qui comprend trois conférences l'après-midi et concert musical de la Réforme, le soir. On sait par ailleurs que plusieurs églises de toutes confessions (catholiques compris) soulignent localement cet anniversaire incontournable.

L'horaire est ensuite un peu bouscu-

lé, puisque le responsable de l'historique de Saint-Marc donne sa communication en fin de matinée et celui de la paroisse baptiste n'a lieu qu'à 15 heures tel que prévu. Les présentations furent un peu courtes et notre Bulletin, faute de place, ne peut de toute façon que donner un aperçu de ces histoires dans les deux cas plus que centenaires, 150 et 120 ans respectivement. Nous n'avons retenu les cinquante premières années de Saint-Marc et un survol de l'histoire de la seconde, basée sur la présentation préparée par Richard Lougheed.

Pour clore la journée, quelques membres sont allés visiter des stèles significatives au Cimetière Beechwood.

JLL

Le premier demi-siècle de l'église Saint-Marc d'Ottawa (1874-1925)

Bien que l'on donne souvent l'année 1867 comme point de départ de l'église Saint-Marc d'Ottawa, il serait plus juste de voir que Marc Ami est arrivé dans la ville en 1869 comme évangeliste de



Marc Ami

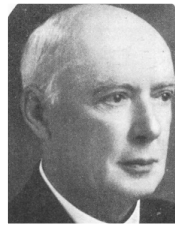
la Société missionnaire franco-canadienne. Il était né à Genève, était passé par Belle-Rivière puis Joliette où il avait été consacré pasteur en 1866. Il commença par être professeur à la high school et anima une communauté qui s'organisa en église en 1874 sous le nom de Saint-Marc, peut-être en rappel de son propre nom. Elle utilisa des locaux divers avant de se construire une jolie chapelle en brique en 1885, rue Wellington. Ami quitta en 1888, laissant une paroisse bien organisée après vingt ans de labeur.

C'est le pasteur Samuel Rondeau, le futur rédacteur de *L'Aurore*, qui lui succède. Né dans une famille de convertis, il appartient aux Rondeau de la région de Joliette dont plus d'une dizaine de membres s'engageront dans l'œuvre à titre divers. Il est allé à l'école normale de McGill, et est devenu pasteur en 1887 puis

a occupé quelques tâches pastorales avant de venir à Ottawa de 1888 à 1892. En cette dernière année, il compte 30 familles dans la communauté, 50 personnes en moyenne sont

présentes au culte, une cinquantaine sont membres avec 25 enfants à l'école du dimanche. Contrairement au Québec, les employeurs sont ici protestants et les convertis ne risquent pas de perdre leur place pour des raisons de foi. Il faut dire aussi que le personnel enseignant et les élèves du Collège Coligny pour jeunes filles assistent au culte le dimanche, enrichissant l'assemblée.

C'est Elie-François Seylaz qui lui succède Originaire de Suisse, il est colporteur pour la Société missionnaire franco-canadienne puis pour la Société presbytérienne, ordonné pasteur en 1884. Après diverses expériences pastorales et un perfectionnement en anglais, il accepte en 1892 la paroisse d'Ottawa. Elle est alors unilingue française et compte plus de deux cents personnes. Son installation a lieu le 6 juillet, Ce nouveau champ, plus vaste que les précédents, permet au



S. Rondeau

pasteur et à son épouse de s'en occuper pleinement, malgré quelques ennuis de santé dans son cas.

Pourtant, les Seylaz constateront que la paroisse se vide par émigration. Le Québec perdait alors plus d'un pour cent de sa population par année et le mouvement était encore plus marqué au Canada. On



Elie Seylaz

avait beau amener à la conversion, recevoir des convertis d'ailleurs, il y avait un tel mouvement de population que c'est comme de remplir une passoire, dira un pasteur. Ils gardent cependant espoir,

des familles s'ajoutent à la congrégation (qui en compte 40 en 1897, autant en 1906 malgré des fluctuations), on connaît plusieurs conversions et des baptêmes. La communauté est plus en forme que jamais : financièrement (son église est exempte de dette) et spirituellement (45 membres et 20 personnes aux réunions de prière en semaine, 35 enfants à l'école du dimanche). En 1899, Seylaz produit une brochure sur l'évangélisation en français car certains courants presbytériens privilégient plutôt le développement de l'Ouest.

En 1901, un incendie ravage tout le quartier de l'église et on construit une nouvelle chapelle au même endroit, achevée deux ans plus tard. Dès 1905, le pasteur Seylaz, malade, est épaulé par un jeune pasteur, Charles Vessot, le fils du missionnaire¹, qui le remplacera.

C'était le début du plus long pastorat de cette paroisse, 34 ans, de 1905 à 1939 dit la plaque commémorative placée à l'arrière de l'église. C'était le plus jeune de la famille Vessot. Il avait étudié au Collège Presbytérien, gradué en 1891 et avait été ordonné l'année suivante. Il avait fait quelques expériences pastorales dont une de sept ans aux États-Unis et une de quatre ans au Nouveau-Brunswick. Son bilinguisme lui a bien servi et il s'est occupé aussi des points de mission presbytériens dans la région².

Quand arrive le pasteur Vessot, la communauté fait état à la fin de 1906 de 42 familles; en 1913, de 56, mais dans les années suivantes, on se maintient autour de 40 jusqu'en 1925, auxquelles il faut ajouter facilement de 10 à 20 célibataires selon les années.



Charles Vessot

Les rapports presbytériens montrent plutôt une progression dans le nombre de membres communicants, de 58 à son arrivée à 88 en 1920, à 97 en 1924, et on indique pour la première fois cette même année que la charge pastorale comprend 279 individus. Il y a un flottement dans ces chiffres car ce n'est qu'à partir de 1921 qu'on indique Saint-Marc et Hull, sans qu'il y ait beaucoup de changement dans les nombres, sauf pour les écoliers. L'école du dimanche rejoint 26 enfants, parfois seulement 10.

Indices de l'attention pastorale de Charles Vessot : en 1910, on sait qu'il va chez les gens à Ottawa et Hull pour y tenir des réunions de prières la semaine. Il peut de plus rencontrer une quinzaine de familles ouvertes au dialogue. En 1911, il va voir une fois par mois quatre familles vaudoises (lignée de Valdo) qui sont installées à Hawthorne à quelques kilomètres d'Ottawa. On peut imaginer qu'il va poursuivre cette approche dans les années suivantes, visites de prières et visites pastorales semblent bien lui tenir à cœur.

Deux repères ecclésiaux colorent

cette période. En 1912, l'Église presbytérienne unifie le travail missionnaire, peu importe la langue. Les missions intérieures touchent aussi bien les Italiens, les Ukrainiens, que les Canadiens français, réduisant leur importance globale. De plus, à quelques reprises, les rapports disent que l'Église privilégie maintenant l'action missionnaire par les pensionnats ou les homes et ne tente pas d'établir des points de mission et des petites églises comme autrefois. Plutôt que de se servir de ces points comme tremplin pour essaimer, elle amène une attitude de repli, ce en quoi elle se différencie de l'approche des évangéliques (voir autre historique).

Dans la lignée du travail de Louis Bonnenfant, apparaît à Hull en 1915 la construction d'un pensionnat en brique pouvant accueillir plusieurs dizaines d'élèves, bien qu'en pratique on en reçoit plutôt une vingtaine seulement; en 1923, on hausse les pensionnaires de 25 à 30 en plus de 10 à 14 élèves externes. Mademoiselle Cruchet y enseigne, aidée d'une responsable matérielle de la maison. Certains de ces enfants vont à l'école pour la première fois de leur vie et les enseignements pratiques diffèrent pour les garçons et les filles. La perspective religieuse n'est pas loin et il est intéressant de voir qu'on invite les pensionnaires à l'église Saint-Marc le dimanche matin; ils participent à l'école du dimanche avant d'assister au culte. Le soir, on les convie encore au Cushman Memorial English Presbyterian Church où ils peuvent d'ailleurs en plus participer au groupe missionnaire (Mission Band).

Finalement, il faut savoir que les principes de l'Union des Églises canadiennes (congrégationalistes, méthodistes, presbytériennes) ont été élaborés à partir de 1906, votés entre 1912 et 1914, retardés dans leur application à cause de la guerre et surtout d'un fort pourcentage (40% environ) de presbytériens qui ne voulaient pas de cette union et qui ont maintenu l'Église presbytérienne au Canada. L'Église Unie n'avait pas rejoint les baptistes, les anglicans et une partie des presbytériens. L'église presbytérienne Saint-Marc s'est cependant ralliée à l'Église Unie comme les paroisses francophones du Québec.

La communauté de Saint-Marc bénéficiera encore longtemps de la direction pastorale de Charles Vessot qui ne quitta



qu'à son décès en 1939. Nous aurions aimé continuer ainsi de suivre dans le détail l'évolution de la communauté. Cela nous entraînerait trop loin et demanderait un travail supplémentaire considérable que nos délais ne nous permettent pas de rencontrer. Aussi pour cette dernière section nous contenterons-nous d'indiquer la succession des pasteurs au fil des ans en suivant les notes de Jacques de Réland dans l'*Album II du protestantisme*.

Succéda au pasteur Vessot un laïc, Abraham Gouin, (1939-1944) plus tard consacré au ministère. Puis le pasteur Roland Grégoire prit en charge la congrégation et y demeura jusqu'en 1951. Cette année-là, c'est Carson V. Duquette, encore laïc qui lui succéda. Il s'était ainsi rapproché de l'université. Il y termina enfin ses études de théologie commencées huit ans et demi plus tôt et poursuivies à temps partiel. Il fut consacré au saint ministère en 1953 et restera à Saint-Marc pour une période de cinq ans et demi (1952-1957).



L'église Saint-Marc actuelle rue Lewis

En 1957, ce fut au tour du pasteur J.-E. Boucher de le remplacer.

En 1960, le pasteur Maurice Nerny prit la direction de la paroisse. C'est pendant son ministère que l'église Saint-Marc, sise rue Wellington, fut expropriée, le

Gouvernement ayant décidé de démolir le quartier industriel LeBreton pour mieux mettre en valeur le parlement. Le culte de clôture eut donc lieu le 4 octobre 1964.

La communauté a racheté de la Capitale nationale un nouvel édifice, rue Lewis, qui fut inauguré le 14 novembre 1965 et subsiste toujours.

Après le départ du pasteur Nerny pour Saint-Jean à Montréal, les cultes et autres activités paroissiales furent assurés par la bienveillance de divers pasteurs et laïcs jusqu'au printemps 1968. Ben Purdon prit la succession. Puis ce fut le pasteur J. D. Carson (1971-1973) suivi du pasteur Guy Deschamps, puis revint le pasteur Carson Duquette en 1981, juste avant de prendre sa retraite.

Le pasteur Frank Legras fit l'interim jusqu'à ce que Saint-Marc puisse faire appel à un pasteur à plein temps. C'est en mars 1982 que Jacques de Réland, originaire de l'île Maurice, prit la charge pastorale pour de nombreuses années.

C'est sous son pastoralat que la paroisse s'est rattachée au Consistoire Laurentien, créé en 1985, pour regrouper les églises sur une base linguistique et non plus territoriale. Saint-Marc a dû fêter son 100^e anniversaire en 1974, son 125^e en 1999. La location des terrains de l'église au restaurant voisin a permis à la communauté de s'en tirer financièrement sans avoir recours à l'argent de l'organisme Support Mission de l'Église Unie du Canada. Finalement, le pasteur actuel est Edward Barbezat qui y arrive en juillet 2008. (On pourra lire son intéressante biographie en ligne.)

1. Ces dernières données sont tirées de Vogt-Raguy, "Les communautés protestantes...", 1834-1925", p. 631. Seylaz est tout de même resté de 1892 à 1906 à Ottawa alors que Duclos, *Histoire...*, p. 378, donne l'impression qu'il s'agit d'un bref séjour interrompu par la maladie. On retrouve la même impression dans la nécrologie des *Acts & Proceedings* de 1915 qui fixe pourtant la démission de sa charge à juillet 1905 et sa prise de retraite définitive du ministère en 1907.

L'histoire du pasteur Réland fait état de Louis Bonnenfant à Ottawa. En fait, ce colporteur travaille plutôt à Hull où il a d'abord ouvert une école puis créé un pensionnat qui accueille les moins fortunés et ceux qui sont loin des écoles rurales. Il y habite ainsi que son épouse qui voient aussi à la gestion. À son décès en juin 1910, ce sont Mlles Richards et Cruchet qui prennent la relève.

2. Il est bon de savoir qu'il était aussi inventeur. Il avait mis au point avec la collaboration de George Mille de Stratford ON une moissonneuse pour le lin qui pouvait couvrir cinq hectares en deux heures. D'autres se chargeront de la mise en marché qui eut un succès limité vu que la culture du lin allait être remplacée par l'importation de coton.

Historique de l'église baptiste évangélique d'Ottawa (1890-1990)



L'histoire de cette église n'est pas encore écrite et nous nous réjouissons que des membres de la communauté pensent le faire. Nous en donnons ici une vue sommaire à partir de divers éléments que nous avons pu rassembler.

À Ottawa, les débuts de l'évangélisation en langue française remontent à 1890. C'est un étudiant, George Rainboth MacFaul qui travaille à Hull et à Ottawa sous la direction de la Mission de la Grande-Ligne et avec le concours de la First Baptist Church de la Capitale. D'autres ont pris la relève (W.B. Frappier, W. S. Bullock, Sara Piché). Mais faute de moyens, le champ fut abandonné après 1893. De son côté, MacFaul se perfectionna en français, obtint son BA en 1895, son MA en histoire de l'Université McMaster, justement sur la Réforme protestante, heureux rappel en cette année commémorative. En 1899, il décida de se consacrer définitivement à l'évangélisation en français et déménagea à Ottawa en 1901. La ville et la vallée de l'Outaouais seront son champ d'action pour les trente prochaines années.

Dès le début de l'année 1902, le pasteur MacFaul mit sur pied une « salle évangélique » dans la section française

de la ville afin d'y donner des conférences. Même la dénonciation d'une telle initiative par l'évêque ne l'empêcha pas de poursuivre et elle attira au contraire l'attention sur elle. Au cours des huit mois suivants, quelque 300 personnes y assistèrent.

George MacFaul ne travaillait pas seul et savait s'entourer d'évangélistes et de colporteurs qui touchaient aussi à la région. Dès octobre 1902, l'évangéliste-colporteuse (*bible woman*), Miss Northwood sillonna le centre-ville et, en 1903, le colporteur Joseph Poitras prospectait les lieux publics comme l'hôpital, la gare, la prison, ou se rendait à Hull de

l'autre côté de la rivière.

Pour sa part, le pasteur MacFaul réunit sa communauté de dix-sept personnes le 20 octobre 1901 dans la First Church puis, l'année suivante, il loue une salle évangélique pour les rencontres des 24 familles qu'il rejoint. Cependant, les pressions catholiques sur les locataires obligent le groupe à changer de salle en 1903 et 1904.

Cette année-là, grâce au secours des baptistes canadiens, l'église put construire une chapelle inaugurée les 20 et 21



novembre 1904 au coin des rues Clarence et King Edward. La communauté compte alors 224 membres, mais nous ne savons pas quel est le partage entre anglophones et francophones. Elle est en effet bilingue et le restera pour plus de 75 ans.



MacFaul continua son œuvre et mena à bien ses activités malgré l'invitation par les autorités catholiques de la limiter aux anglophones et de laisser les Canadiens français tranquilles! Il poursuivit encore longtemps l'animation de sa communauté qui alla en s'accroissant. Son équipe de soutien était à l'œuvre dans la région et lui était d'un grand secours. Ainsi, Madame Victoria Morgan (v1885-1970) a travaillé avec lui de 1906 à juin 1910 (moment où elle se maria). Il est très probable qu'elle ait été active sur place par la suite. C'est Grady Clarke qui la remplacera de janvier 1911 jusqu'à son propre départ à la retraite en 1942. Sans compter le travail suivi à Hull et dans les environs par les colporteurs Joseph Poitras et Ephrem Vien.



Le 1^{er} juillet 1919, on posa la pierre angulaire d'une nouvelle église, pour laquelle MacFaul avait lui-même recueilli une large part des sommes nécessaires à sa construction. Le nouvel édifice terminé en mars de l'année suivante est celui qui demeure aujourd'hui encore, l'ancienne chapelle formant à partir de là l'aile de l'école du dimanche. Le pasteur est fier de rapporter qu'à chaque année, il baptise de cinq à dix nouveaux convertis.

Il est décédé subitement le 19 novembre 1930, laissant l'image d'un homme aimable et sympathique, ouvert à tous, quelle que soit leur confession. Des témoignages d'estime et d'amour lui furent prodigués lors de son service. Il fut enterré au cimetière de Beechwood à Ottawa en compagnie de quelques autres missionnaires qui avaient vaillamment travaillé à l'œuvre auprès des Canadiens français.

Après plus de trente ans de labeur, le pasteur avait pu dénombrier dans sa communauté bilingue 224 membres dont 70 Canadiens français et 130 enfants à l'école du dimanche, des jeunes dans les BYPU (Baptist Young People Unions) locaux, d'autres dans les cercles missionnaires féminins et dans plusieurs autres œuvres. On voit cependant que la section francophone ne représente que 30% de l'ensemble et qu'elle a du mal à se maintenir, l'absence d'écoles en français contribuant à la diminution de son importance avec le temps.

George MacFaul a participé au Comité directeur de Grande-Ligne pendant vingt-deux ans et à de multiples autres comités. Il joua aussi un rôle central dans l'Association des Églises baptistes françaises, y occupant diverses fonctions au fil des ans. Il était surintendant de l'évangélisation pour la vallée de l'Outaouais et accordait beaucoup d'attention à ses tâches. Signalons que l'église baptiste de Hull est formée en 1916 et sa chapelle inaugurée en 1920. MacFaul avait contribué au développement de la mission de Roussillon (au nord-est de Lachute). Il avait réanimé l'église d'Otter-Lake (à 120 km au nord d'Ottawa), constituée en église en 1918 et avait vu à la construction de sa chapelle en



A l'avant-plan, le pasteur Wilkinson et son épouse en 1938.

1921. Il s'y était rendu régulièrement¹.

Malheureusement pour nous la suite de l'histoire n'est pas aussi bien documentée. L'église est restée sans pasteur pendant huit mois jusqu'à l'arrivée de Herbert C.

Wilkinson, qui venait de rentrer d'un service missionnaire en Afrique équatoriale française. Il est demeuré pasteur de l'église jusqu'en 1940 où une attaque cardiaque l'obligea à quitter ses fonctions. Nous n'avons pu qualifier sa contribution.

Commence alors un deuxième grand passage, de dix-sept ans, celui du pasteur Émile-A. Massé², d'abord de 1941 à 1946 puis, après une pause de deux ans pour raison de santé pendant laquelle il a été remplacé par le pasteur Émile A. Boisvert³, de 1948 à 1959, sa santé s'étant améliorée.



Émile-A. Massé

Il faudrait plus de recherche pour montrer sa contribution mais on peut être sûr que les membres de sa communauté sont bien organisés et remplis de zèle. On tient une réunion de prière tous les mercredis soir, le groupe des jeunes LBIT



Émile-A. Boisvert

se réunit le jeudi, la chorale s'exerce le vendredi et a donc un rôle important durant la célébration du dimanche. Avant le culte, a lieu l'école pour les enfants et même une classe de formation pour les adultes aboutissant à des conversions. Par ailleurs, on voit par la publicité que l'église se présente comme « église française » (et en même temps, « French Church ») au temps du pasteur Boisvert, permettant un rapprochement entre « les deux races » comme on disait, mais il est certain que la communauté francophone demeure minoritaire.

La célébration du 50^e anniversaire au temps du pasteur Massé nous est connue. Elle a eu lieu le dimanche 21 novembre 1954. Elle réunissait les anciens pasteurs et le Docteur A. Lefrançois, président du Bureau des directeurs de la Mission de la Grande-Ligne. Le pasteur Boisvert prêcha le matin en français, le pasteur Wilkinson en anglais le soir. Le lendemain, les Dames auxiliaires (Ladies' Aid) préparèrent un banquet dont les convives surpassèrent en nombre les attentes, la salle étant complètement bondée à cause de la présence de nombreux membres de la Mission, de l'Association des pasteurs baptistes d'Ottawa et de plusieurs autres

représentants d'églises.

Au départ du pasteur Massé, c'est Kenneth Seburn qui le remplace (1959-1968). Ce Canadien anglais avait accepté de venir s'occuper d'Ottawa. Il parlait bien français et le contexte nationaliste d'alors lui permettait de voir qu'il y avait un problème entre les secteurs anglophone et francophone de l'église. Il rappelle dans *l'Album I du protestantisme* que « l'anglicisation de l'élément français et le contrôle de l'Église par l'élément anglais constituent un vrai problème et nuisent à l'évangélisation ». « Il faut que l'élément français soit fortifié et devienne la force dominante » (p. 48).



Kenneth Seburn

Ce plaidoyer n'a été que partiellement entendu, pour ce que nous en savons, les deux communautés sont alors fort distinctes, mais continuent d'utiliser le même bâtiment au cours des années 1970 au temps du pasteur J.-Ernest Tétreault (1968-1974). La séparation était presque inévitable et se produira sous le pastorat de Denis Pape (1974-1978). En pratique, ce dernier était aidé dans sa tâche par Pierre Larabie. Il faudrait fouiller les rapports annuels pour en connaître davantage sur la situation délicate de ce moment-là. La grande division se produit quand le groupe anglophone



J.-Ernest Tétreault

décide de former une église à part : Emmanuel Baptist Church. Elle devient une église anglophone indépendante puisqu'elle ne peut se rattacher à l'Union baptiste qui, elle, ne rejoint que des églises de langue française.

L'église baptiste d'Ottawa est alors dans un creux de vague et tente de se réorganiser. Pendant deux ans, de 1978 à 1980, elle n'a pas de titulaire et l'intérim est assuré par la collaboration des membres et avec l'aide de l'Union baptiste. La volonté de continuer en français est bien marquée par la venue de Suisse du pasteur Robert Porchet (1980-1985). La communauté est composée d'une soixantaine de membres issus de diverses



Robert Porchet et son épouse

cultures : Canadiens anglais, Québécois, Franco-ontariens, Suisses, Africains, Haïtiens, auxquels s'ajoutent des étudiants de l'Université d'Ottawa, qui est située non loin de l'église. Il a été remplacé par Robert Godin (1985-1989) sur lequel nous n'avons pas d'information et qui vraisemblablement continue sur cette lancée.

La nouvelle impulsion vient du pasteur Franky Narcisse (ici avec son



épouse et ses deux enfants) qui, de septembre 1990 à septembre 2016 va présider l'œuvre. Il travaille à temps plein comme pasteur, assisté d'un conseil de diacres de six membres. Il fait pendant par sa longue durée (26 ans) aux deux grands autres moments pastoraux de cette église. Nous aurions aimé cerner davantage cette longue carrière, mais nous n'avons pu le faire, plusieurs de nos questions sont restées sans réponse. C'est l'intérêt que des membres de l'église poussent plus loin la recherche, d'autant plus que les personnes concernées sont encore présentes pour un bon nombre.

Grâce à l'apport de la communauté noire qui constitue maintenant l'essentiel de cette église, on sait que sa progression est passée de 75 personnes en 1990 à quelque 250 à 300 personnes à peine six ans plus tard. (Nous n'avons pas les données ultérieures malheureusement.) Comme la capacité du sanctuaire était alors atteinte, il devenait naturel qu'on

pense à créer des églises-filles. C'est ainsi que s'est amorcé en 1996 la création d'un groupe à Orléans (EEBO) constitué aussi d'une communauté noire toujours active. La deuxième est apparue un peu plus tard et s'appelle Église missionnaire évangélique baptiste de l'Outaouais (EMEBO) et est sise à Gatineau.

Le pasteur Narcisse a une expérience pastorale au Québec et en Haïti. Il a été membre de l'Alliance de la Capitale Nationale pour les relations interraciales et a été impliqué dans d'autres mouvements communautaires. Il voit son église comme une communauté d'abord francophone qui est sensible à des besoins particuliers. L'évangélisation est en fait présente chaque semaine car les personnes comprennent des membres mais aussi des adhérents qui sont invités à prendre position pour Jésus. Et on note plusieurs conversions même sans une activité systématique dans ce sens. Il sera aidé dans sa tâche par Jérémie Saintilma.

Nous laissons aux membres le soin de compléter par leurs recherches les vingt dernières années de l'évolution de leur communauté dont nous n'avons que des bribes.

Actuellement : le pasteur Guy Pierre-Canel, est le pasteur principal alors que le pasteur Narcisse joue plutôt le rôle d'assistant, de mentor et de conseiller. Le pasteur Gordon L. Belyea leur est aussi associé.

On se reportera au site de l'église (<http://egebo.ca>) pour connaître l'équipe pastorale et les ouvriers.

1. Il pouvait être fier de son bilan. On dénombrerait des centaines de convertis dans les communautés locales qu'il avait contribué à mettre sur pied. Neuf personnes se sont consacrées à l'œuvre comme enseignants, colporteurs ou ministres et 175 élèves venus de la vallée de l'Outaouais avaient fréquenté l'Institut Feller au cours de son ministère. Tout cela ne donne qu'une vision extérieure de son œuvre, car elle a consisté essentiellement à faire découvrir la Parole de Dieu à ses fidèles, le changement qu'ont apporté dans leur vie la nouvelle naissance et les conséquences pour leur salut.
2. Ce dernier était le fils du directeur de l'Institut qu'il avait fréquenté pendant trois ans. Il avait étudié à McMaster U et obtenu sa MA en arts en 1921 (après un séjour dans l'armée). Il était professeur à l'Institut, avait épousé une collègue en 1925, avait accepté en 1929 d'être pasteur pendant des années à l'église Roussy-Memorial à côté de cette même institution. C'est de là qu'il était venu à Ottawa.
3. Le pasteur Boisvert était aussi connu. Fils de convertis, il avait fréquenté l'Institut Feller, s'était occupé de Roussillon en 1926, avait été pasteur à Québec, puis à Grande-Ligne en 1941-46 pendant que l'armée occupait les bâtiments. Il était venu à Ottawa deux ans avant de retourner rouvrir l'Institut en 1948.

(Jean) Louis Fyon (1846-1934) – et quelques descendants

Nous avons renoncé à faire une biographie complète du personnage, trop d'éléments nous manquent et nous en sommes réduit à des hypothèses pour ses débuts notamment. Fyon s'insère de la série des entrepreneurs franco-protestants comme les Auger, Bullock, Duclos, Guillet, Gendreau, Vessot, dont on trouve la biographie en ligne, et c'est à ce titre que nous nous intéressons à lui. Il n'existe aucune biographie de membres de la famille à notre connaissance.

Louis (ou Jean-Louis) Fyon est né à Verviers (à une trentaine de km à l'est de Liège en Belgique) le 21 février 1846 dans une famille déjà protestante, semble-t-il. Nous ne savons pas quel était son niveau de vie ni pourquoi il a quitté son pays. On peut deviner chez lui une certaine habileté pratique.

Le navire qui l'amène au Canada vient de Liverpool et arrive à Québec le 23 juin 1879. Il est seul et donne comme profession celle de journalier (laborer), ce qui peut être trompeur compte tenu de la suite et que la région d'où il vient est spécialisée en industrie lainière. Il a alors 33 ans. Au recensement de 1881, il est veuf et a deux enfants, Guillaume (né vers 1872), Jacques (né vers 1875)¹. Ce qui suppose un premier mariage vers 1870 et un décès récent de l'épouse. On indique qu'il est épiscopalien, mais une note prend la peine de préciser qu'il n'appartient à aucune église². Il se mariera à l'église épiscopale Saint-Jude dans Sainte-Cunégonde au cours de l'année.

Il est « finisseur de drap », profession qu'il avait peut-être acquise en Belgique; c'est celle qu'il gardera jusqu'en 1896 selon les Lovell. Nous avons voulu en savoir davantage. Pour quelle compagnie travaillait-il? Tout indique que c'était pour la Merchants Cotton Company (plus tard la Merchants Manufacturing Co. (plus tard la Merchants Cotton) comme le laisse deviner la présentation de 1903³. Elle a construit ses installations rue Saint-Ambroise, près de la rue Turgeon.

On trouve le passage suivant dans *Le*

Canal de Lachine, p. 139 sur l'évolution des procédés de l'usinage du coton : « De même, grâce à la révolution chimique, la [fabrique de] cotonnade parviendra à blanchir et à fixer les couleurs des tissus de coton de manière adéquate. » « Ainsi, au Canal de Lachine, la Merchants Manufacturing Company (Saint-Henri) et la Mount Royal Spinning Company (Côte-Saint-Paul) appartiendront à ce groupe d'entreprises généralistes qui n'hésiteront pas à carder, à filer, à tisser, à teindre, à blanchir et à imprimer le tissu de coton. »

Selon notre hypothèse, nous croyons que Louis Fyon a profité de l'ouverture de cette usine en 1881 pour faire valoir

Il loge dans Saint-Gabriel (17 Manufacturers, 83 des Seigneurs, 60 Little Manufacturers, rear 138 Richardson, 186 Richardson, 119 Grand Trunk) à une quinzaine de minutes à pied de l'usine; peut-être même y a-t-il connu son épouse. Ses changements de logement visent sans doute à mieux accommoder sa famille grandissante (voir plus bas). Pourtant la naissance de Charles-Louis à Kilkenny (Saint-Calixte), Comté de Montcalm, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Rawdon, nous oblige à voir qu'il a répondu à l'appel de la colonisation et qu'entre 1886 et 1888, il est fermier-colon à cet endroit. Il se rend vite compte qu'il

n'est pas fait pour ce genre de métier et revient à Montréal où il retrouve son emploi en 1889. En 1893, à la naissance d'Alice, l'acte le dit fourreur de profession, mais ce n'est pourtant qu'en 1896 et 1897 que le Lovell parle de « fur dealer » ou de « fur dresser », ou plus précisément de « fur dyer », son nom apparaissant dans la raison sociale Wymann et Fyon. Dans la lignée de ce qui précède, il prépare les peaux⁴. Il n'est guère surprenant qu'après ces expériences, il ait songé à fabriquer de l'eau de Javel lui-même. Le changement radical de profession se produit en 1898 quand il en devient fabricant⁵. Nous y reviendrons.

Durant ces premières années au Québec, il s'est marié et a fondé une famille, ce dont témoigne le recensement de 1891. Nous savons qu'il a épousé dans Sainte-Cunégonde à l'église anglicane Saint-Jude en 1881 une méthodiste, Jane McAbby (1860-1949), laquelle était Montréalaise de naissance.

De quinze ans plus jeune que lui, elle parlait français et anglais, ce qui a dû lui faciliter les choses. Le recensement de 1901 nous donne une meilleure vue d'ensemble de la famille. Louis est fabricant d'eau de Javel et est de dénomination presbytérienne comme le seront les autres membres du ménage pour les années suivantes. Ils se rattacheront au début à Saint-Jean, puis à l'église du Sauveur (Plateau



son expérience belge et qu'on l'a engagé comme « finisseur de tissu », où il voit à les blanchir pour les préparer soit pour l'impression ou soit pour leur usage commercial. D'où sa connaissance de l'eau de Javel et des produits similaires. Comme homme, il est plutôt l'exception dans cette usine qui emploie massivement des femmes, ce qui tend à confirmer son expertise.

Mont-Royal, près du parc Lafontaine, à proximité de leur lieu d'habitation).

La Société d'histoire du Plateau Mont-

Les enfants Fyon-McAbby

Les enfants du couple sont tous nés à Montréal, sauf Charles-Louis à Saint-Calixte-de-Kilkenny.

Martha Jane, (mars 1882 – 11.11.1900, Montréal), décès enregistré à l'église du Sauveur, enterrement au Cimetière Mont-Royal

Jean (plus tard appelé John Hosmer ou Jack), (27.7.1883 – 17.12.1957, Beaconsfield)

Jessie Catherine, (2.9.1.1884 – 31.7.1970, Saint-Laurent) ; épousera Henry Corran Hannaford (28.7.1880 – 7.10.1944), enfant : Ross

Charles Louis, (6.2.1886 – 17.4.1969, Montréal), épousera Florence Rosalie Cook en 1911, décédée en couches le 11.7.1922, à 34 ans, puis Caroline Holden en 1923 (4 juin 1890 -10.2.1981, à l'âge de 90 ans)

Henry Théodore, (28.6.1889 – 4.12.1962, Montréal)

Albert Léon (ou Léo), (14.9.1891 – 4.7.1966). Il étudie en sciences à l'Université McGill (1914-1915, voir photo). Et aussi en Commercial & Technical architecture.



Équipe de football. On imagine le lien des études en science avec la compagnie; épousera Lila Anita West en 1918 devant le pasteur Joliat de l'église presbytérienne Saint-Jean à Montréal, fille: Doreen 26.9.1919 qui étudiera aussi à McGill en 1939-40 et + **Alice Mabel Rebecca**, 29.10.1893 – 6.11.1989 (accompagne ses parents en Belgique en 1927, encore célibataire, sans profession). Elle a épousé Louis Gaspard Beaudry, catholique, à Montréal en 1933 avant de s'installer à Québec avec son mari, (National Javel Water, enregistré en 1939).

Lily (Lillie) Mabel Rose (1^{er} avril 1896 – 25.9.1914, Montréal) (funérailles par le pasteur Joliat de l'église presbytérienne Saint-Jean)

Louis Ernest (mars 1900 – 2.8.1914, Montréal). Le décès de ces deux adolescents, à si peu d'intervalle, fait penser qu'il est peut-être dû à une maladie contagieuse.

Royal a consacré un article à Louis Fyon. On y apprend qu'en 1898, Louis a mis au point l'eau de Javel La Parisienne bien connue des Québécois, même aujourd'hui. Ce produit était en vogue alors pour aseptiser les surfaces ou les objets dans les hôpitaux, en supprimant toutes les bactéries même les bonnes. Pour leur part, les

ment proche pour la fabrication. Il y reste deux ans, et devant le succès, il passe au 791, rue Chaussé (à l'angle des rues Des Érables et Gauthier). Puis, vers 1910, dans des installations beaucoup plus vastes au 288-294 de la rue Garnier au nord du boulevard Mont-Royal (voir la photo ci-dessous, Henry habite juste en face). Cette



Photo datant des environs de 1914 qui montre le nouvel immeuble de la compagnie et ses travailleurs qui ont transformé les camions en « autobus » avec des caisses pour sièges afin d'amener les employés à une fête champêtre, comme c'était l'usage à cette époque dans les industries. (Photo de la collection de M. Marcel Paquette). Ces bâtiments un peu transformés sont toujours là de nos jours, rue Garnier. (Voir le site de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal).

ménagères y trouvaient une façon de laver plus blanc que jamais, sans forcer la dose sinon en risquant d'abîmer les tissus.

Nous ne savons à quels procédés de fabrication il a eu recours. Ils demeuraient sans doute artisanaux à leurs débuts. Il faut savoir qu'il suffit de faire passer un courant électrique dans une solution saline pour la transformer en eau de Javel. Pour la version industrielle, probablement mélanger du chlore dans une solution de potasse. Le procédé dégage cependant des vapeurs toxiques et et même le produit fini est à manipuler avec des gants en évitant de le respirer. On ne répugnait pas alors à une approche pas toujours saine, mais on a dû trouver des façons de faire correctes, à défaut de quoi il en aurait résulté une catastrophe pour les ouvriers et les habitations environnantes.

Louis commence dans sa maison qui existe toujours au 41 de la rue Brébeuf portant actuellement le numéro civique 4265. Comme il s'agit d'une maison d'habitation où il loge, il est vraisemblable qu'il ait utilisé la cour arrière ou un bâti-

situation se maintient jusqu'en 1924 où la manufacture s'installe au 2217, avenue Papineau dont on change le numéro civique deux ans après pour le 5357. Elle y demeurera jusqu'à sa disparition au tout début des années 1970. Ce dernier immeuble est maintenant démoli.

La Société Fyon & Fyon Limitée, responsable de la fabrication, apparaît dans le Lovell en 1908, dix ans après les débuts de Louis dans l'eau de Javel. Les deux noms qui s'y réfèrent sont Louis et Henry, soit le père Louis qui a déjà 63 ans, et son fils Henry Théodore qui, lui, n'a pas encore vingt ans. On voit qu'ils ont habité ensemble au 350, rue Fabre (qui devient le 4816 par la suite) jusqu'à la mort du père en 1934 et son épouse Jane, de seize ans plus jeune que lui, continue d'y demeurer pour plusieurs années encore. Louis se retire des affaires en 1913 mais demeure intéressé par l'évolution de la compagnie. L'année suivante apparaît Charles-Louis. En 1919, s'ajoute Albert-Léon (815 de l'Épée), Charles habitant rue Garnier. La situation se maintient pour quelques

années.

C'est en 1926 qu'une plus grande annonce dans le *Lovell* situe le rôle de chacun :

Fyon & Fyon Limited est fabricant de l'eau de Javel La Parisienne. Henry est président, Charles, vice-président, Albert-Léon, secrétaire-trésorier, John Hosmer (donné comme propriétaire à Lachine en 1925, où il habite par la suite). Les bureaux sont situés au 5357, rue Papineau comme on sait déjà. Il est évident qu'il s'agit d'une affaire familiale où les fils de Louis ont pris la relève, l'ancienneté et l'expertise d'Henry l'ayant désigné comme président. Peu après, John Hosmer est gérant des ventes tout en habitant toujours Lachine.

Louis est à la retraite et en profite pour la souligner par un voyage dans sa famille en 1913. Il est retourné en Belgique en 1926 explicitement pour voir son fils Jacques, puis en 1929 avec Alice. Il fut président de l'Union nationale belge (à Montréal). En octobre 1934, un mois avant sa mort, il recevait la décoration de l'Ordre de Léopold III qui venait d'accéder au trône cette année-là. On a célébré ses funérailles à sa demeure et il fut enterré au Cimetière Mont-Royal où se trouve



la tombe familiale.

Les enfants de la deuxième génération, Albert, Charles et Henry, sont aidés par John-Hosmer, qui a aussi d'autres responsabilités ailleurs. Ils constituent le noyau de la compagnie pendant quinze ans après la mort du fondateur. La brève notice nécrologique parue dans *La Presse* nous apprend que son fils John-Hosmer avait été échevin quelque temps à Lachine sous le maire J. Dalbé Viau, important constructeur de l'époque. Ayant démis-

sionné par solidarité avec le maire sortant, il se présenta lui-même à la fonction et il sera élu le 8 mai 1933 pour rester en poste jusqu'au 4 décembre de la même année. On sait par ailleurs que Charles-L. était président de la Ligue des automobilistes de Montréal, qu'Henry était le président du Club Kiwanis de la même ville. La notice rappelle aussi que sa fille Jessie avait épousé M. Hannaford d'Outremont et qu'Alice s'était mariée avec le catholique Louis-Gaspard Beaudry et habitait Québec.

La participation de la troisième génération à l'entreprise familiale

C'est en l'année 1948 qu'apparaissent dans la compagnie des enfants de Charles Fyon et Florence Cook : Vernon (24.9.1918) est inspecteur, Charles junior qui est en fait Charles William (9.12.1927) participe à la gestion et John Louis [sic] (8.7.1922), est surintendant, responsables des installations à partir de 1951. Il en va ainsi pour près de quinze ans.

La compagnie Fyon et Fyon continue à fabriquer son eau de Javel et propose même une version concentrée dès les années 1960 : Par-Eze, que l'on peut diluer ou non selon ses besoins.

En 1963, par le *Lovell*, nous avons une idée de l'évolution des rôles. C'est Charles Léon (époux de Caroline) qui est président, Albert L (Lila) vice-président, (lequel décédera en 1966), Charles William (époux de Winnifred Haskett en 1951, puis, après son décès, de Kathleen Casten en 1967), secrétaire-trésorier, John Louis (Mina Owen), responsable des installations et Vernon (Andrée Verrault), inspecteur et responsable des ventes.

Ces fonctions se maintiennent en gros jusqu'au tout début des années 1970 à l'achat de la compagnie par Lavo. Le nouvel acquéreur a sans doute fermé l'usine de la rue Papineau, dont l'adresse disparaît des *Lovell* dès 1970. Lavo est contente d'ajouter la renommée eau de Javel La Parisienne à ses produits, ce qui lui apporte une importante clientèle. Pour la famille Fyon, c'est la fin d'une saga familiale qui a duré plus de 70 ans.

Quelques indications partielles pour terminer. John Hosmer Fyon a été



maire de Côte-Saint-Luc du 10 mai 1951 au 13 mai 1953. On avait nommé une avenue en son honneur en 1953 qu'on a rebaptisée rapidement rue Alpine puisque son nom était rattaché à un parc et aire de jeu de la municipalité, toujours en activité.

Les avis mortuaires récents nous permettent d'avoir un aperçu pour au moins quelques descendants. Si la troisième génération comporte encore quelques éléments francophones, il semble bien que la génération suivante ait été assimilée aux anglophones. La nécrologie de Charles Wilfrid, disparu en 2014 à l'âge de 86 ans, nous en donne un indice. Il avait eu six enfants avec Winnifred Haskett (1926- ?). Comme elle était disparue prématurément, il avait convolé de nouveau en 1968 avec Kathleen Costen. Charles adorait le Lac Manitu et y passait tous ses étés. Il siégeait au Conseil de ville (Ivry-sur-le-Lac) et s'occupait de sa famille. Un chemin de cette ville est toujours nommé en son honneur. Il avait occupé ses loisirs en jouant au hockey, au tennis et tout particulièrement au golf. Il a vécu les 34 dernières années de sa vie (1980-2014) à Camden en Caroline du Sud et ne revenait à Ivry que pour l'été. Il comptait de nombreux amis aux deux endroits tout comme à Montréal.

Un mot en terminant sur Fyon et Fyon qui s'était incorporée à une date qui nous inconnue. Elle ne comportait au début des années 2000 que très peu de détenteurs d'actions, les membres de la famille immédiate. C'est Charles Wilfrid du chemin Fyon à Ivry-sur-le-Lac qui en était le principal répondant et qui a vu à ce moment-là la dissolution de cette compagnie, qui n'était que formelle depuis une trentaine d'années.

Jean-Louis Lalonde

Sources : Ancestry.com, nécrologies, Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal et les annuaires *Lovell* (1880-1970), Yvons Desloges et Alain Gelly, *Le Canal de Lachine – Du tumulte des flots à l'essor industriel et urbain*, 1860-1950, 2002, Septentrion. Anne-Marie Sicotte, *Quartiers ouvriers d'autrefois*, 1850-1950, 2004, Les Publications du Québec (nombreuses photographies).

1. Malgré l'indication donnée au recenseur, nous croyons probable que ses enfants ne soient jamais venus au Québec et qu'ils soient restés dans sa famille en Belgique. On sait par une note de voyage qu'il est allé voir son fils Jacques à Pepinster (à 5 km de Verviers) en 1927. Cela avait été sans doute le cas dès 1913 où Louis avait voyagé seul puis en

- 1929 où, retraité depuis longtemps, il était accompagné de sa fille Alice encore célibataire.
2. À prendre avec réserve compte tenu de la suite, peut-être à comprendre qu'il ne fréquente encore aucune église locale.
 3. *The Book of Montreal : a souvenir of Canada's commercial metropolis* par Ernest J. Chambers, Montreal, Book of Montreal Co., 1903. « Issued in conjunction with the Fifth Congress of the Chambers of Commerce of the British Empire held in Montreal, August 18th to 22nd, 1903. »
 4. Le vocable d'apprêt auquel se réfère « dresser » couvre tous les traitements chimiques ou physiques qui confèrent aux étoffes textiles des propriétés particulières telles que la souplesse, l'imperméabilité, la facilité d'entretien, etc. (selon une définition en ligne). «Dyer», se réfère à la teinture. Il nous semble qu'il a

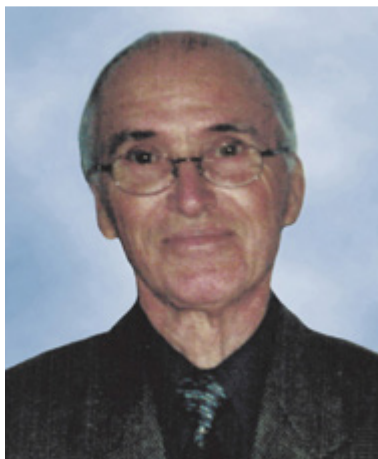
toujours travaillé dans cette ligne. Nous n'avons pas réussi à expliquer le décalage entre cet emploi dans la fourrure dès 1893 et les indications du Lovell qui n'apparaissent qu'en 1896. Y a-t-il eu chevauchement des deux tâches ou est-ce le Lovell qui continue sur sa lancée sans corriger l'indication. Curieux tout de même que cela ait pris trois éditions. Après treize ans, il semble donc réorienter son travail.

5. La brève nécrologie de *La Presse* en 1934 lui fait fonder la compagnie en 1894, mais nous en doutons, l'article n'étant pas entièrement fiable et il aurait été étonnant que le Lovell n'en fasse pas état entre 1894 et 1898.
6. On le présente alors ainsi : « Il est fort connu dans les cercles manufacturiers, philanthropiques et sportifs du district de Montréal. Il est membre du Board of Trade, directeur du Children's Memorial Hospital

et ancien président du Hockey Carnival organisé avec un retentissant succès au bénéfice des enfants infirmes et déshérités. » Cela colle parfaitement au rôle que se donnent les dirigeants de petites et moyennes entreprises à cette époque et on peut penser que Charles Louis ou Albert faisaient la même chose, comme le laisse entrevoir leur participation à divers organismes, même si nous ne connaissons pas le détail.

7. Le Lovell précise le prénom des épouses à partir des années 1960.
8. On trouve en ligne quelques dates marquantes dans l'évolution de la compagnie à partir de 1948 quand Ernest Bouthiller a racheté la C^e Lavo, fabricant d'eau de Javel. En 1959, elle remplace les bouteilles de verre par du plastique, qu'elle fabrique elle-même cinq ans plus tard. Le rachat de La Parisienne favorise son expansion.

Maurice Daigle (1928-2017)



Maurice Daigle est né le 25 avril 1928, de descendance acadienne. Ses grands-parents Joseph Daigle et Euphémie Ouellet habitent Sainte-Louise non loin de Saint-Jean-Port-Joli et font partie des principales familles converties de Pinguet. Il a été baptisé dans l'église de ce hameau par le pasteur Joseph-Luther Morin (1854-1947), gendre du pasteur Charles Chiniquy (1809-1899), animateur de la mission presbytérienne de Pinguet, mise en place dès 1901, devenue église en 1905. Le pasteur Morin séjournait l'été dans la maison familiale de la route Elgin, à une dizaine de kilomètres du temple. La communauté n'avait pu garder un pasteur que jusqu'en 1920, l'Église presbytérienne jugeant les petites communautés non viables au lieu de s'en servir comme tremplin pour l'évangélisation. Ce sont ses parents, Arsène Daigle et Florida Duval qui, aidés d'autres membres laïcs, en assureront la continuité avec le soutien de pasteurs et de missionnaires de passage.

Maurice est le fils d'Arsène Daigle et Florida Duval qui sont de Saint-Damase-de-L'Islet. Il a eu six frères et sœurs : Saluste (1921), Aline (1922), Cécile (1924), Albert (1925), Henri (1933) et Annette (1937). Des garçons, seul Saluste s'est marié – et il a vécu de nombreuses années à Grande-Ligne avant de revenir à Saint-Damase; des filles, deux ont eu un époux : Aline (Maurice Castonguay) et Annette (Pierre Bertrand). Cette dernière est passée au catholicisme à l'occasion de son mariage puis, de retour à Pinguet, est redevenue protestante.

Ses parents défrichaient des terres, selon l'approche de colonisation de l'époque. Cependant, elles n'étaient guère propices à l'agriculture, trop caillouteuses, à flanc de montagne. C'est donc la coupe du bois qui les fait vivre et comme le chemin de fer passe par Tourville (Saint-Perpétue) à quelques kilomètres de là, on y transporte le bois coupé qu'on charge sur des wagons spéciaux. On en est au niveau de la subsistance sans plus. Il y eut un pensionnat à ce dernier endroit jusqu'en 1935, lequel recevait dans les meilleurs moments une soixantaine de catholiques et de protestants, dont une trentaine de pensionnaires. Malheureusement, il disparaît au moment où Maurice est en âge scolaire et ses parents sont trop pauvres pour l'envoyer pensionnaire au Collège protestant de Pointe-aux-Trembles.

Quand il a huit ans, il fréquente donc avec son frère Albert l'école catholique de Saint-Damase où ils se retrouvent seuls protestants. L'institutrice et ses compagnons leur font la vie dure de sorte que leur père les en retire après quatre mois seulement et les garde à la maison pendant trois ans. La nouvelle institutrice, catholique mais amie de la famille, lui accorde son soutien et lui permet de rattraper le temps perdu. Pour ne pas faire de vagues, Maurice apprend le catéchisme catholique et récite le chapelet comme ses camarades, et c'est à la maison qu'il lit la Bible et qu'il apprend le catéchisme protestant plus proche de ses convictions.

Bien que nos renseignements soient épars, nous tenterons de donner un aperçu de sa carrière. Après ces années d'école, il demeure un moment avec ses parents puis,



L'Hôtel Montmagny

à l'adolescence, il accompagne son frère Saluste dans les chantiers l'hiver et c'est là qu'il devient cuisinier à quinze ou seize ans. L'expérience dure quelques années. Durant deux ou trois hivers ensuite, il coupe du bois pour Idevert Ouellet de

Sainte-Perpétue. Au début des années 1950, il est cuisinier à l'hôtel Montmagny Inn pendant quelque temps.

On le retrouve ensuite à Montréal pour trois ans (1960-1962) dans les cuisines de l'Hôpital Notre-Dame. C'est à ce moment-là qu'il fréquente l'église unie Saint-Jean. Il continue d'exercer sa profession de cui-



Hôpital Notre-Dame, années 1950

sinier, mobile, un peu au hasard des occasions, semble-t-il. Il l'a été à l'Auberge de la Colline Saint-Nicolas (50 km au nord-est de Québec), à la Cafétéria de Sears à Québec, un autre endroit à Neufchâtel près de Québec. Il a même servi de cuisinier un été à un hôtel de Gordie Howe (joueur de hockey) à Daytona Beach en Floride.

Il avait décidé de revenir dans sa région natale puisqu'il se construit une maison à Pinguet dans le rang Cinq près de l'église de 1970 à 1973. Il l'habitera quand il pourra. Peut-être y avait-il déjà un emploi, mais l'installation de Bombardier à La Pocatière en 1974 lui donne l'occasion d'y exercer son métier. Il obtient un emploi dans les cuisines de la cafétéria de la compagnie. Son domicile n'est qu'à une demi-heure d'auto. Il est alors voisin de Cécile, Albert et Henri qui habitent encore la maison familiale, en fait l'ancien presbytère de la mission acquis par leur père de l'Église Unie du Canada en 1958. C'est dans les années suivantes que la communauté de Pinguet connaît un regain d'activité grâce à lui. Les Boucher, Castonguay, Duval qui lui sont apparentés en constituent le noyau. C'est cependant en 1979 et 1980 que son père et sa mère disparaissent.

En 1982, Albert et Maurice Daigle obtiennent du conseil municipal que les sommes mises à la disposition des municipalités pour certains projets soient employées à la rénovation de l'église de

Pinguet et à son déplacement treize mètres plus haut. Les hostilités entre catholiques et protestants sont choses du passé et des bénévoles de la paroisse catholique prêtent main forte à la restauration de l'église. À la fin des années 1980, les Daigle (Maurice, Albert, Cécile, Henri et Saluste), les Castonguay, les Duval, les Jalbert forment l'essentiel de la communauté. Et les cultes sont célébrés l'hiver soit au domicile de Maurice ou dans celui d'Albert et Aline; ils pouvaient regrouper une quinzaine de personnes.

À sa retraite, début des années 1990, il profite du hameau de son enfance et de sa jeunesse et habite juste en face du lieu de culte. Sans être lui-même pasteur, il est responsable du spirituel et du temporel de sa communauté devant le Consistoire Laurentien [francophone] de l'Église Unie du Canada. Déjà en 1992, il avait accompagné le pasteur Thierry Delay comme représentant du Consistoire à l'Assemblée générale



de l'Église Unie. C'est lui qui coordonne les activités de la « mission », qui préside les réunions du culte, avec ou sans la présence d'un pasteur visiteur, s'occupe de la chapelle, du cimetière et tient les archives. En 2000, il a été de ceux et celles qui ont promu l'intégration de l'église unie Pinguet à la Charge pastorale Saint-Pierre de Québec, devenant par le fait même Saint-Pierre et Pinguet. Pendant des années, il a fait partie de son conseil et a assuré le lien entre les deux communautés. Musicien talentueux, Maurice a accompagné les cantiques à l'harmonium puis, ces

dernières années, à l'orgue électronique, dont il a fait don à l'église. Il était aussi accordéoniste.

La paroisse entreprend de nouveaux travaux en vue du 100^e anniversaire. L'édifice est réinstallé sur des nouvelles fondations plus durables et l'anniversaire est fêté en 2005 dans une église renouvelée.

Maurice a vu disparaître notamment sa sœur Aline en août 1993, son frère Saluste en août 1995, Henri, en octobre 2007, Albert, en janvier 2008 ; Cécile et Annette lui survivent.



Quelques membres de la famille Daigle: Cécile, Maurice, pasteur Hervé Martin, Albert et Annette (Noël 2000)

Sa santé déclinante l'a obligé à se retirer dans une résidence pour personnes âgées (Villa du Piedmont) dans le village voisin de Saint-Aubert. Il est décédé à l'Hôtel-Dieu de Montmagny, le 30 juillet à l'âge de 89 ans et trois mois. Il a été sa vie durant un pilier du ministère laïc en milieu rural franco-québécois. Son adhésion à la foi protestante a été inébranlable et il l'a manifestée tout au long de sa vie.

Un service commémoratif, présidé par la pasteure Darla Sloan, de la Charge pastorale Saint-Pierre et Pinguet, a été célébré dans l'église du lieu le 26 août. C'est le pasteur Gérald Doré, qui a desservi cette communauté pendant de nombreuses années et accompagné Maurice dans ses derniers moments, a assuré la prédication et a présidé le service de la remise à la terre dans le cimetière voisin.

Jean-Louis Lalonde

1. Voir les nombreuses indications sur les premières familles de Pinguet dans Jean-Louis Lalonde, *Les cent ans de l'église Pinguet, 1905-2005*, p. 17-21 entre autres.
2. Voir Pinguet, *op. cit.*, p. 54 sur les conditions de vie. Selon son témoignage à Jean Simard, *Le Québec pour terrain*, 2005, PUL, à l'article « Canadiens français quoique protestants », p. 78.

Présence protestante au Festival de la Principale d'Aylmer

Le 19 août dernier était marqué par la L'effervescence alors que les membres de l'Église réformée baptiste de l'Outaouais ont passé une journée d'évangélisation, de témoignage et de distribution de littérature chrétienne à leur kiosque dans le cadre du Festival de la Principale, à Aylmer.

Depuis quelques années, le pasteur André Pinard réfléchissait de plus en plus sérieusement à la possibilité de tenir un kiosque dans le cadre de ce festival annuel. En 2016, il avait déterminé que, dès le début 2017, il faudrait mobiliser les croyants de la petite Église réformée baptiste de l'Outaouais (Aylmer), pour préparer, planifier et mettre sur papier des stratégies et des idées afin d'organiser cette journée.

Une première rencontre des membres a eu lieu le dimanche matin 11 juin 2017, pour réfléchir ensemble à ce qui serait fait et élaborer des plans. Près d'une dizaine de participants étaient présents à cette première rencontre au domicile d'André (pasteur) et de Carole Pinard. La seconde rencontre, a eu lieu en juillet, pour mettre la touche finale aux préparatifs et partager sur la lecture du livre de J.I. Packer, *L'évangélisation et la souveraineté de Dieu*.

La semaine qui a précédé le 19 août a été passablement occupée, commande de bannières, achat de livres et de brochures, impression d'une brochure rédigée par le pasteur Pinard, estampillage des brochures avec les coordonnées de l'Église et collage d'étiquettes avec verset biblique sur des bouteilles d'eau distribuée gratuitement.

Le 19 août dès 7 h 30 André Pinard et son ami malgache Tantely Rakotoarissa étaient sur place au parc commémoratif d'Aylmer pour ériger le kiosque. Une bannière au nom de l'Église figurant à l'extérieur du gazebo, et dans le fond, à l'intérieur, une deuxième bannière affichant « 500^e – Les réformateurs retournent aux sources (1517-2017) – 500^e ».

Le gazebo contenait trois tables de livres. (1) Une table de littérature chré-



tienne générale pour introduire à la vie chrétienne. La librairie chrétienne « Le messager chrétien » nous a gracieusement donné une caisse de calendriers bibliques « La bonne semence » pour distribution.

(2) Une deuxième table de livres était consacrée au 500^e anniversaire de la Réforme protestante avec de la littérature sur l'histoire de la Réforme depuis 500 ans.

(3) Une troisième table était consacrée à l'histoire du protestantisme francophone au Québec. Nous remercions le professeur Richard Loughheed de nous avoir prêté gracieusement les livres pour cette table qui comptait des ouvrages de Charles Chiniquy, ainsi que des Bibles anciennes, de vieux recueils de cantiques et des tableaux consacrés à l'histoire protestante au Québec francophone. Nous remercions la direction de la SHPFQ pour leur collaboration à cet égard.

Ainsi, vers 10 h 30, presque tout le monde était là. Jusqu'à 16 h 30, neuf

personnes ont distribué littérature, bouteilles d'eau promotionnelles et guidé les visiteurs en leur présentant de la littérature biblique et protestante. Même un ami, membre d'une autre Église chrétienne a bien voulu passer la journée à nous aider.

Ce fut une belle occasion de mobilisation des croyants pour faire connaître la Parole de Dieu et pour souligner le 500^e anniversaire de la Réforme. Elle a contribué depuis lors à la diffusion massive de la Parole, toujours actuelle. Le pasteur Pinard a rédigé un article qui soulignait le jubilé de la Réforme et expliquait en bref les particularités du protestantisme. Cet article a été publié dans le journal local *Le Bulletin d'Aylmer*.

Avec une telle journée, les chrétiens de l'endroit sont encouragés et se disent prêts à récidiver l'année prochaine.

André Pinard, pasteur EREB



LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed : (514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608